



## Archives de sciences sociales des religions

148 | octobre-décembre 2009  
Bulletin Bibliographique

---

### Elisabetta PORCU, Pure Land Buddhism in Modern Japanese Culture

Leiden, Boston, Brill, coll. «Studies in the History of Religions», 121, 2008, 263 p.

Evan Mirzayantz

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/21645>  
ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2009  
Pagination : 75-342  
ISBN : 978-2-7132-2218-4  
ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Evan Mirzayantz, « Elisabetta PORCU, Pure Land Buddhism in Modern Japanese Culture », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 148 | octobre-décembre 2009, document 148-107, mis en ligne le 27 janvier 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/21645>

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Elisabetta PORCU, Pure Land Buddhism in Modern Japanese Culture

Leiden, Boston, Brill, coll. «Studies in the History of Religions», 121, 2008, 263 p.

Evan Mirzayantz

---

## RÉFÉRENCE

Elisabetta PORCU, Pure Land Buddhism in Modern Japanese Culture, Leiden, Boston, Brill, coll. «Studies in the History of Religions», 121, 2008, 263 p.

- 1 L'ouvrage propose une vue précise sur le bouddhisme shin (ou jōdo shinshū) en se concentrant sur des aspects méconnus de son histoire: sa réception par les intellectuels occidentaux, son interprétation par les universitaires japonais du XX<sup>e</sup> siècle – nationalistes, proches du zen ou adeptes du shin –, avant de revenir sur des travaux peu médiatisés sur la nature de cette tradition bouddhique, et de donner un excellent aperçu de l'influence du shinshū sur la culture, les arts modernes et contemporains du Japon, ainsi que sur la cérémonie du thé. Avec cette brève monographie, Elisabetta Porcu livre sous une forme dense les principaux résultats de ses recherches, accomplies en partie au Shin Buddhist Comprehensive Research Institute de l'Ōtani University de Kyoto, dans le cadre d'une thèse dirigée par Michael Pye, et soutenue, en 2006, à l'université de Marbourg.
- 2 En introduction, E. Porcu s'étend longuement sur une série de concepts qui dessineront le cadre général de son analyse, et lui permettront de répondre à une série de problématiques ambitieuses: «What was the agenda behind a construction of the “Orient” which tended to privilege some Buddhist traditions, especially Zen, while undervaluing others? In this context, why has Shin Buddhism been marginalized in the creation of an image to be proposed to the “West”? What is the real impact of Jōdo Shinshū, and Pure

Land Buddhism, in the creation of culture in modern and contemporary Japan?» (p.5). E.Porcu revient d'abord sur la notion d'hégémonie d'Antonio Gramsci, qui proposait une perspective proche de celle de Karl Marx en supposant que les élites tendent à perpétuer leur modèle social et politique, en le légitimant par des productions culturelles inspirées du système en place ou reflétant les positions hiérarchiques et les valeurs émises par la structure politique de l'État et de la société civile. C'est en ce cadre que E.Porcu place la thèse d'Eward Said: «orientalism can be discussed and analysed... as a Western style for dominating, restructuring, and having authority over the Orient» (cité p.2). Face à cet *orientalism*, tentatives occidentales de se réappropriier la pensée asiatique et de lui faire servir – c'est là l'une des principales thèses de E.Porcu tout au long de l'ouvrage – des buts politiques, Said conçoit également le même processus, inverse, l'*occidentalism*, ces esquisses de définitions de l'Occident que propose l'Orient. Affinant peu à peu cette vue, l'auteure amène habilement cette vaste perspective: l'Orient tente de maîtriser son image, de se construire, par le biais de ses propres élites culturelles, une vue sur ses propres cultures, sur son esprit, sur sa spiritualité, singulière, propre, et tente de l'exporter, et ce tandis qu'en Occident de semblables pressions, diverses selon les continents et les systèmes politiques, déforment un peu l'image du Japon, de la culture et des religions nippones, en tentant sciemment de la contrôler, ou en échouant à décoder l'image que les élites japonaises tendent à donner de leur culture. Aussi, E. Porcu se concentre sur le *cultural nationalism* japonais, les théories *nihonjiron* qui expriment systématiquement la spécificité des cultures asiatiques ou japonaises, vis-à-vis de l'Occident, par le biais de dichotomies souvent simplistes: «community/society; groupism/individualism; (...); hierarchy/egalitarianism; (...) emotional/rational; subjective/objective; silence/talkativeness» (p.3). Or, en cette nébuleuse de représentations nippones de la culture japonaise tout comme dans les représentations occidentales, l'auteure remarque, à juste titre, que le bouddhisme de la Terre Pure, et en particulier le jōdo shinshū, qui marque profondément le paysage religieux du Japon, est pratiquement absent, sous-représenté, et que sa contribution à l'histoire culturelle, religieuse, artistique, à l'art de vie japonais est largement sous-évaluée, quand elle n'est pas franchement occultée.

- 3 Seulement, comme le note E.Porcu, ce double mouvement, interne et externe de définition de la nature de la culture japonaise, n'est pas simplement l'abandon de certaines traditions religieuses, shinto ou bouddhistes, pour se concentrer sur le bouddhisme zen, mais ce même mouvement a porté loin et redéfini le zen lui-même. E.Porcu cite Robert Sharf et parle de «reconstructed Zen», et perçoit en D.T. Suzuki, Nishitani Keiji et Abe Massao les principaux promoteurs de cette redéfinition, de cette vision épurée du bouddhisme zen, qui tend à en faire une pure gnose décontextualisée, présentée plus libre encore qu'elle ne l'est, de la doctrine bouddhique, de ses origines indiennes et de ses traits culturels chinois. Dès lors, l'auteure concentre tous ses efforts pour dévoiler la logique même, et les motifs sous-jacents, aux tendances *occidentalistes* et *orientalistes*, enquêtant sur le bouddhisme shin pour révéler la nature précise et exacte de son importance et de ses influences culturelles, tout en revenant régulièrement, par toute une série de comparaisons qui s'étendent au fil des pages, sur le zen dont elle tente également d'affiner la représentation occidentale. Ainsi, par un détour au monastère Ekō Haus – qui appartient au jōdo shinshū –, E. Porcu découvre *in situ* qu'un large ensemble de pratiques culturelles attribuées généralement à la seule influence du zen, sont représentées: *Ikebana*, cérémonie du thé (*chadō*), et méditation zen, assise, silencieuse. Tout cela l'entraîne dans une enquête passionnante dont on ne peut ici recenser que

quelques résultats, et qu'elle a choisi de retranscrire en quatre chapitres, un premier accordé à l'analyse, au décodage et à la correction des différentes images, occidentalistes ou orientalistes, de la culture et des religions japonaises; un deuxième chapitre plonge dans la littérature moderne du Japon à la recherche d'influences shinshū; un troisième poursuit cette même analyse dans le champ des arts modernes et contemporains; un dernier chapitre se concentre sur l'histoire de la cérémonie du thé et ses liens avec le bouddhisme shin.

- 4 Le premier chapitre s'ouvre sur deux événements de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour mettre au jour les stratégies japonaises de communication utilisées lors de la Colombian World's Exposition et du World's Parliament of Religions, durant lequel le bouddhisme fut présenté comme le cœur, l'essence même de la civilisation et des arts japonais. E.Porcu analyse par la suite les écrits de Okakura Kakuzo – «an apologist of Japanese "uniqueness"» (p.32) –, et de Shaku Sōen – le maître Zen Rinzai de D.T. Suzuki, citant régulièrement R.Sharf pour prolonger son analyse des expressions culturelles du nationalisme japonais. Si ces passages sont souvent d'une grande clarté, il est tout de même à reprocher à E.Porcu quelques conclusions hâtives. Ainsi, l'on pourrait regretter quelques déductions hasardeuses, dont l'une des plus régulières, qui ponctue de nombreuses réflexions du premier chapitre, pose que l'opposition entre «mentalités occidentale» et «mentalités orientales» est le signe irréfutable d'une position nationaliste – comme en ces lignes: «Sōen's lectures on Buddhism are addressed to an English-speaking audience, were also characterized by a cultural nationalist traits revealed in the dichotomy between "oriental" and "occidental" mentalities.» (p.35). Cependant, les nombreux passages extraits des œuvres de Suzuki, de Okakura ou de Sōen parviennent indéniablement à démontrer l'existence de certaines positions «nationalistes» – qu'il serait peut-être plus juste de qualifier seulement d'«ethnocentristes» –, vantant la supériorité de l'Est sur l'Ouest, de la culture japonaise sur le monde asiatique ou de la valeur spirituelle du zen contre celle des autres traditions bouddhiques.
- 5 Une autre section propose une lecture comparée de thèses universitaires italiennes et américaines produites durant la Seconde Guerre mondiale. Le matériel de la comparaison est un peu pauvre, E. Porcu se concentrant quasi-exclusivement sur une revue à laquelle participa G.Tucci, le mensuel *Yamato: Mensile Italo Giapponese* (janvier 1941 à août 1943), et un ouvrage de Benedict Ruth, *The Chrysanthemum of the Sword* (commandé en 1944 par le gouvernement américain). Avec ces deux études, E. Porcu compte révéler quelques conséquences des positions politiques et militaires italiennes et américaines sur la perception occidentale du bouddhisme zen et du Jōdo Shinshū. La revue italienne est présentée comme une œuvre purement fasciste, largement contrôlée par l'État. La participation de G.Tucci à la revue *Yamato* est sans doute surestimée – il n'était que l'un des membres du comité éditorial et n'y a publié que quelques articles –, tout comme sa fidélité au fascisme de Mussolini. L'auteure souligne que G.Tucci remercia le gouvernement italien pour sa contribution financière aux expéditions tibétaines, et rassemble quelques détails pour étayer sa thèse de l'implication politique de l'universitaire, somme toute assez lacunaire. En réalité, si la revue *Yamato* visait explicitement à entretenir et encourager des échanges culturels entre les peuples italiens et japonais, et que plusieurs références à la pensée fasciste émaillent le périodique, il semble que E.Porcu se laisse souvent entraîner par sa problématique et sa thèse des influences politiques sur les représentations du Japon, jusqu'à réduire l'intérêt de Tucci pour les relations entre le zen et l'éthique du Samourai (pp.46-48), ou sa perception de

l'impermanence qui rythme les cycles naturels comme éléments essentiels aux méditations des maîtres zen, comme un encouragement à l'esprit guerrier et une invitation à «not to fear death and to be prepared to die on the battlefield for one's country» (p.49)... De très nombreuses citations semblent ainsi détournées qui s'efforcent de réduire ce mensuel à une simple entreprise de propagande.

- 6 Si le but que se donne E.Porcu est louable – parvenir à retranscrire la véritable nature du zen et du shinshū par delà les interprétations «occidentalistes» ou «orientalistes» –, l'universitaire de Marbourg se laisse trop souvent entraîner dans des esquisses hâtives, qui l'entraînent parfois dans des positions contradictoires. Ainsi, au terme de cette analyse des vues véhiculées par *Yamato*, elle conclut: «such a rhetoric in times of war (...) was clearly advocating the ideal of sacrifice, which makes everybody face death with a heroic spirit, conformed in this case by Amida Buddha [référence à un article sur le bouddhisme de la Terre Pure]» (p.50), tandis que quelques lignes plus loin, pour mettre en perspective sa comparaison avec l'ouvrage de Benedict Ruth, elle assure tout au contraire que le mensuel *Yamato* véhicule une image paisible et spirituelle de la culture japonaise: «If the image of Japan provided in *Yamato*, is one of peaceful, spiritual nation which combines a high and ancient culture (...), *The Chrysanthemum of the Sword* depicts another Japan.» (p.50). En revanche, l'analyse de cette seconde source dévoile indubitablement les influences des politiques et du contexte de guerre sur le fond de la monographie de B.Ruth.
- 7 La section accordée à l'œuvre et l'influence de D.T. Suzuki est passionnante, et bien plus informée. À la suite de Jorn Borup, de Faure ou de R.Sharf, E. Porcu part sur les traces de l'émergence d'une nouvelle représentation japonaise, puis mondiale, du Zen. Puisque Suzuki est l'auteur qui contribua le plus puissamment au succès du bouddhisme Zen en Occident, et le Japonais dont les travaux d'érudition eurent la plus grande influence sur les intellectuels européens et américains, il est certainement au cœur de ce processus de définition de la culture japonaise, qui aboutira en certaines affirmations extrêmes et probablement réductrices: «Not only the history of the arts, but the history of the Japanese moral and spiritual life would lose its deeper significance, if detached from the Zen Way of interpreting life and the world» (Suzuki cité p.57). E.Porcu note que Suzuki soutint à plusieurs reprises que le bouddhisme nichiren et le shinshū n'eurent quasiment aucune influence sur la culture japonaise. Plus loin, quelques-unes de ses interprétations semblent douteuses: il paraît improbable que l'intérêt de Suzuki pour le bushido (voie du guerrier) soit la preuve de sa position nationaliste pro-militaire. De même, l'insistance de Suzuki sur l'intuition et l'expérience immédiate caractéristiques de la *prajñā* (sk., mode non-verbal, supra-intellectuel, de rapport au monde) recherchée par les méditants, ne saurait être une thèse héritée d'auteurs allemands du milieu du XX<sup>e</sup> siècle – Eugen Herrigel (1948) et Gustav Herrigel (1958) –, puisque la notion de *prajñā* est un concept très ancien du bouddhisme, et que l'accentuation sur «la sagesse», comme la nommerait Jean Baeckler, est un fait permanent dans l'ensemble des développements du *Māhāyāna*, sur lequel insiste tout particulièrement le zen. Que certains maîtres soient «able to detach themselves and to act with no premeditation» (p.65) semble, si ce n'est un fait, être au moins une croyance répandue dans l'ensemble des traditions bouddhiques et dépasse d'ailleurs largement ce cadre pour s'étendre à l'ensemble des traditions contemplatives. L'on ne peut pas suivre l'auteur et affirmer qu'une telle prétention ou vue de Suzuki «is an idealized and enthusiastic presentation of Japan and the Japanese» (p.65). Ces quelques critiques n'entament en rien la puissance de certaines analyses et recherches sur la

pensée de Suzuki et de l'école de Kyoto, dont on doit certainement saluer deux excellentes sections, «Suzuki Daisetsu in the Shin Buddhist context» (pp.66-76) et «Shin Buddhism from the view point of the Kyoto school» (pp.76-88).

- 8 En ces dernières réflexions, E. Porcu fait émerger la part subjective de l'interprétation du shin par Suzuki en revenant sur des confrontations et débats qui opposèrent le maître zen et professeur de Kyoto à deux universitaires japonais adeptes du shinshū, Soga Ryōjin (1875-1971) et Kaneko Daiei (1881-1976). Une série de distinctions profondes émergent, spécifiant le shin et nuancant la focalisation de Suzuki sur le zen. Des échanges sur la définition du *nirvāna* dans le shin et du *satori* zen, puis un retour sur l'influence du shin sur de nombreux travaux universitaires de l'école de Kyoto, les notions shinshū de «dharma nature» (proche de la notion tibétaine de *dharmakaya*), «the supreme Buddha is formless» (extrait d'un texte de Shinran, cité p.79), les notions d'«Amida's Vow» (p.80), de non-effort (*id.*), et de tant d'autres aspects doctrinaux et pratiques anciennes du shin révèlent que celui-ci contenait dès l'origine de nombreuses spécificités attribuées par Suzuki et tant d'universitaires – occidentaux comme orientaux – au seul bouddhisme zen. En un passage fulgurant, l'auteure renverse alors la représentation la plus répandue du bouddhisme japonais et pose, suite à cette longue série de réflexions profondes sur le shinshū: «also of interest is how a language borrowed from the Pure Land tradition has been used to represent Zen culture» (p.84). Il ne faut cependant pas s'engager trop abruptement dans cette nouvelle représentation, diamétralement opposée à celle de Suzuki, celle, pro-shinshū, qu'esquisse E.Porcu: le zen aussi est une ancienne tradition plongeant loin ses racines, jusqu'à Dōgen, et plus loin encore, jusqu'à Bodhidharma en Chine. Cependant, elle parvient à démontrer que l'influence du shin ne fut pas négligeable, loin s'en faut, tant sur la formation de l'esprit religieux japonais que pour celle, plus large, de l'ensemble des arts. C'est là l'essence de la thèse de *Pure Land Buddhism and Modern Japanese Culture*. Les trois autres investigations qu'elle propose intéressent surtout ceux qui, suite à cette remise en question de l'influence culturelle attribuée au zen, souhaiteraient établir un nouveau bilan de l'influence du shin sur la littérature (pp.88-141), sur les arts modernes et contemporains (pp.143-181) et sur la cérémonie du thé (pp.183-231). Pour les résumer en quelques mots, ces sections révèlent notamment à quel point les figures de Shinran (1173-1263) – fondateur du jōdo shinshū et principal disciple de Hōnen, le 7<sup>e</sup> et dernier patriarche du bouddhisme shin – et de Rennyo (1415-1499) – le 8<sup>e</sup> successeur de Shinran –, et leurs enseignements, imprègnent non seulement les cercles d'adeptes du shin, mais rayonnent bien au-delà dans les sphères culturelles modernes du Japon. E.Porcu illustre ce rayonnement au travers des œuvres poétiques de Kaneko Misuzu, les écrits de Niwa Fumio, Itsuki Hiroyuki et Harold Stewart. Dans le champ des arts modernes et contemporains, l'auteure montre l'influence d'un concept issu du jōdo shinshū (le *tariki*) sur toute une série de travaux d'artistes – S.Munakata, M. Yanagi, M. Mori, etc. – et de conceptions esthétiques. Enfin, la dernière section de l'ouvrage examine la cérémonie du thé et son histoire, pour reconnaître que le *chadō* ne fut pas influencé d'une façon globale ou générale par les enseignements du shin, mais qu'il existe certaines traditions – comme celle de Yabunouchi – qui reprennent certains éléments des textes du shinshū.
- 9 L'enquête est brillante, nombre de résultats semblent capables de révolutionner certaines représentations très répandues – tant en Occident qu'en Asie, parmi les intellectuels comme dans l'œuvre de nombre de spécialistes – du zen et du shinshū, et E.Porcu ne pêche que par quelques excès, quelques déductions hasardeuses ou hâtives, probablement

poussée par une problématique passionnante, qui l'a entraînée en ces territoires peu explorés de l'histoire des religions et de la culture du Japon. Le fond de l'ouvrage n'est pas sans rappeler le *Culte du Néant* de Roger-Pol Droit, et interroge à sa suite toute la communauté scientifique: comment s'expliquer que des représentations erronées de la nature des religions, et en particulier, du bouddhisme, émergent des travaux des spécialistes et se transmettent pendant parfois des décennies, parfois des siècles? Face à ce risque, et en quête d'objectivité, E. Porcu a fait un choix raisonnable: interroger les spécialistes bien sûr, mais laisser la place la plus large aux sources religieuses, shinshū, zen, ou artistiques et culturelles. Pour éviter les écueils de l'*occidentalism* et de l'*orientalism* en proposant sa propre théorie, l'auteure a accordé toute sa confiance à l'histoire et à l'anthropologie.